

Gérard Muller

Ma réserve africaine

Société des Écrivains

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains,
14, rue des Volontaires – 75015 Paris,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous informera de nos dernières publications.

Texte intégral

© *Société des Écrivains, 2013*

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Michel

I had a farm in Africa...

Baroness Karen von Blixen-Finecke – *Out of Africa*

1

Le guépard endormi est étendu sur la table en fer-blanc. Nous stimulons son pénis qui s'est allongé et durci avant de se rétracter. Patrick s'écrie alors : « J'ai compris. Il fait une rétro-éjaculation. Le liquide séminal inonde sa vessie au lieu d'être éjecté par son sexe. La solution est d'une simplicité enfantine. Il nous faut vider la vessie dont l'urine tue les spermatozoïdes en quelques secondes et la remplacer par une solution aqueuse. Nous pourrions ainsi récupérer le sperme et effectuer l'insémination artificielle. »

Nous travaillons tous les trois depuis deux années sur le programme. L'aventure commença dans ma réserve sous les étoiles d'un ciel africain anthracite et la lumière changeante d'un feu de camp. Alain arriva avec son épouse et leur fils, un adolescent en pleine crise d'ego. Ils venaient passer une semaine de vacances pour essayer de reconstruire une relation parent-ado quelque peu écartelée par la vie moderne. La journée avait été exceptionnelle puisque nous avons pu observer les cinq *big five* au cours du même après-midi. Après les éléphants de quatorze heures, le rhinocéros de quinze, les buffles du goûter, nous avons débusqué un couple de léopards à l'affût et au crépuscule un magnifique lion mâle qui avait rugi devant notre 4x4 pendant cinq longues minutes. Nous étions restés à quelques mètres de lui dans notre véhicule ouvert, figés devant ce spectacle qui me rend toujours si humble. Je n'avais autorisé que les mouvements nécessaires à la prise de photographies et interdit toute levée de siège ou

sortie de ne serait-ce qu'une main en dehors de l'habitacle. Les fauves ne voient dans notre voiture qu'un être métallique, mais s'ils aperçoivent quelque chose de carné qui dépasse, ils chargent immédiatement si celle-ci se trouve dans leur espace vital. Or, nous étions dans son espace vital sans le moindre doute. François, l'adolescent en mal de reconnaissance était absolument fasciné par la scène, de même que ses parents. Ils étaient rentrés au camp les yeux remplis d'émotion avec ce sentiment de petitesse et d'humilité que tout être humain ressent après un contact aussi rapproché avec les grands animaux sauvages.

À journée exceptionnelle, apéritif grandiose : je sortis deux bouteilles de mon meilleur champagne du Cap, le Boschendal Grand Pavillon Brut Rosé que je réservais pour les grandes occasions et avec lequel j'avais piégé plusieurs œnologues distingués au cours d'une dégustation à l'aveugle. Ceux-ci avaient dû se rendre à l'évidence que l'Afrique du Sud était aussi un pays de grands vins, s'ils ne le savaient pas déjà. Le feu crépitait et envoyait en l'air des lucioles enflammées, les ombres et les lumières se jouaient d'une obscurité animée et nous entendions au loin le cri guttural d'un babouin qui donnait l'alerte. Le mâle dominant sentait un léopard rôder à l'entour. La conversation s'animait au fur et à mesure que le niveau des bouteilles diminuait. Je racontais devant mes clients admiratifs les histoires de brousse vécues pendant les nombreuses heures passées à l'affût des fauves et des grands animaux, et pendant les longues marches effectuées avec les *rangers* du parc Kruger. Alain m'écoutait avec des yeux brillants et les flammes du feu se reflétaient dans ses rétines. Il était doublement sensible à mes récits, comme homme et comme vétérinaire. Jeune, plein d'espérance et d'illusions, il avait cédé à la tentation de facilité ; au lieu de

suivre son idéal et soigner les animaux d'une Afrique déjà cabossée à l'époque, il avait préféré s'occuper des chiens de des chats parisiens et créé une clinique dans le seizième arrondissement. Un beau mariage, des relations haut placées avaient fait le reste et notre aventurier en herbe s'était transformé en gestionnaire sans relief qui soignait aussi bien les animaux de compagnie que les névroses de leurs maîtres. Il gagnait beaucoup d'argent et son petit magot couvrait un petit coin secret de son cerveau dans lequel étaient enfouis ses rêves passés. Ceux-ci réapparurent soudainement ce soir-là et le jeune vétérinaire plein d'enthousiasme qu'il avait été ressuscitait devant nous au milieu de cette brousse. Ainsi, dans un élan inattendu, il me demanda quel était l'animal le plus en danger dans ce coin d'Afrique et ce qu'il faudrait entreprendre pour le sauver. Sans aucune hésitation j'évoquai le cas du guépard dont la population diminuait rapidement et dangereusement du fait de l'éclatement des grands parcs en petites réserves privées.

« Le guépard cumule plusieurs handicaps. C'est le plus faible des grands fauves, le quatrième dans la hiérarchie après le lion, le léopard et les hyènes qui sont tous les trois ses prédateurs naturels. Lorsqu'il chasse, il tue sa proie qu'il doit engloutir très vite car, inmanquablement, les autres fauves arrivent, attirés par les vautours qui commencent à tourner au-dessus du festin. Il ne peut alors que fuir misérablement, mais le plus difficile est à venir : la femelle guépard n'ovule plus en présence d'un mâle qu'elle connaît trop ou lorsqu'elle sent une trop grande consanguinité avec lui. Tu me diras alors que la solution est facile : l'insémination artificielle. Eh bien non. Car non seulement elle n'ovule pas en captivité même en présence d'un bel inconnu, mais celui n'éjacule plus en situation de stress, même endormi et sous stimulation. Toutes

les tentatives ont échoué jusqu'à maintenant. Autrefois la population des guépards s'était toujours stabilisée car les femelles possédaient assez d'espace pour trouver le bon partenaire et éviter une consanguinité dévastatrice. Aujourd'hui avec la diminution de la superficie des parcs et la multiplication des petites réserves privées, les guépards ne s'en sortent plus et si on ne trouve pas une solution rapidement ils sont les premiers sur la liste ; ils vont disparaître. »

Alain était fasciné et son fils François découvrait la réalité de la nature sauvage en partageant une émotion avec son père. Pour prolonger cet instant magique je les conviai à marcher dans la brousse avoisinante avec Zizi, mon *ranger* préféré. Après une centaine de pas, nous nous allongeâmes par terre sur le dos au milieu d'une clairière, loin de toute pollution nocturne lumineuse. Je leur demandai de rester ainsi étendus, de regarder le ciel, d'écouter les bruits de la brousse, de vivre la nuit africaine et ses étoiles infinies. Zizi veillait bien sûr avec son fusil, ayant repéré que le léopard qui rôdait hier près du camp s'était rassasié d'un jeune gnou dont il avait dissimulé la carcasse dans un arbre. Nous étions donc hors de danger, sauf si une bande d'hyènes ou de babouins agressifs venait troubler le calme de notre méditation. La pluie du matin avait lavé un ciel sans nuage, les étoiles scintillaient de brillants reflets et la lune avait décidé de rester de l'autre côté de la Terre. La chaleur de la journée se faisait encore sentir sur un sol que ni la fraîcheur du soir ni l'humidité vespérale n'avaient refroidi. L'odeur de la brousse, mélange végétal et animal, décuplait nos sens aiguisés par les résonances de la nuit. Le cri d'une chauve-souris, le rire d'un vervet, le souffle d'un phacochère, l'appel d'une antilope devenaient autant de messages d'une vie omniprésente et pourtant cachée par l'obscurité. Nous n'étions plus

que des animaux, qu'un atome de cette nature si magique et si mystérieuse, nous étions la brousse et la vie.

« Il est temps de passer à table ». Je cassais délibérément l'envoûtement de ces instants car, par expérience, savais que la plénitude de ces moments privilégiés ne se savourent que quelques minutes. Si on veut aller au-delà, il est nécessaire de partir en expédition et marcher toute une nuit dans le bush. De plus, je n'étais pas totalement rassuré par les propos de Zizi car, avec un seul *ranger* pour nous surveiller, nous étions à la merci de n'importe quel fauve. Nous retrouvâmes le camp et une table appétissante dressée près du feu. Ahmina, ma fidèle cuisinière, nous attendait avec le rituel que je lui avais appris : *This evening for your dinner, I have prepared a pumpkin soup, then a lamb curry and for dessert a chocolate cheese cake. Bon appétit.*

Après le charme de cette escapade nocturne, nous reprîmes nos esprits affamés et tels des fauves qui se désaltèrent et chassent la nuit tombée, nous nous gavâmes du délicieux curry d'agneau accompagné d'un pinotage au goût de cassis venu directement de Stellenbosch. Alain resta songeur et silencieux le reste du dîner, mes histoires et plaisanteries de vieux baroudeur n'arrivaient pas à capter son attention qui voyageait ailleurs. Profitant du silence imposé par la déglutition difficile du *cheese cake*, il nous annonça :

« Ecoutes Maurice. Je veux faire quelque chose pour les guépards. Je suis sûr qu'il y a quelque chose à tenter. Ma clinique marche toute seule, j'ai plus de clients que je ne peux en satisfaire, j'ai plus d'argent que je ne peux en dépenser. Il faut que l'on monte un truc ensemble. »

Il avait l'air sincère et enthousiaste. Je voyais pour la première fois une admiration dans les yeux de son fils : il découvrait un père passionné par autre chose que son confort, habité par d'autres idéaux que ses vacances à Courchevel. Dans le même temps, j'observais une réelle inquiétude dans ceux de Béatrice, Bëa pour les intimes, son épouse qui voyait ses parties de golf et ses étés dans le Lubéron disparaître dans cette jungle africaine au profit d'une horde de guépards maalingres et assoiffés.

Je connais ces envolées d'un soir et sais qu'elles s'éteignent généralement le lendemain matin aussi vite qu'elles s'étaient embrasées lors d'une veillée enthousiaste auprès d'un feu de camp. J'ai connu ces aventuriers d'une nuit qui voulaient tout quitter, refaire un monde à la hauteur de leurs rêves les plus secrets, donner toute leur fortune à une association de protection des animaux sauvages et ne vivre que de leur amour pour les lions et du liquide croupi d'un point d'eau le soir au crépuscule. Je les laisse parler, amusé, observant dans les yeux de leurs proches les angoisses déclenchées par leur propos et je sais que tout ceci retombera la veille de nous quitter pour rentrer à Paris où leurs amis les attendent en fin de semaine.

Alain tint non seulement parole, mais celle-ci se transforma en actes. Aussitôt arrivé à Neuilly, il contacta Patrick, son ancien professeur, actuellement directeur de l'École vétérinaire de Maison-Alfort. Patrick est un des spécialistes mondialement reconnu des carnivores. Alain su l'intéresser à sa nouvelle passion et ce d'autant que l'expert travaillait sur une méthode artificielle capable de provoquer l'ovulation des tigresses du Bengale. Il pensait pouvoir adapter le procédé aux femelles guépards avec quelques ajustements. Ainsi la moitié du chemin pourrait être réalisée assez rapidement, il

suffirait alors de trouver une solution pour recueillir le sperme des mâles. Pour les sélectionner et ainsi éviter la consanguinité, Patrick connaissait aussi une méthode développée par l'INRA. À partir des cartes génétiques de tomates de différentes variétés, l'institut avait mis au point un algorithme statistique assez simple permettant d'éviter toute dégénérescence. Il suffisait d'avoir plus d'un gène différent parmi milles pour avoir la garantie d'une saine reproduction. Patrick s'était appuyé sur ces résultats pour développer un programme sur les tigres asiatiques qui portait ses premiers fruits en Inde.

Le premier obstacle fut l'obtention des agréments nécessaires de la part des autorités sud-africaines. Les pontes locaux vivaient grassement sur les subsides versés par les programmes internationaux de repopulation des animaux sauvages en détresse. Comme souvent ils restaient figés dans leur certitude : *Le guépard est un fauve dont la reproduction très difficile ne peut s'effectuer que de manière naturelle. Il faut donc les capturer pour les mélanger de manière aléatoire et espérer qu'ils se reproduisent enfin.* Le résultat de ces programmes était désastreux et la population diminuait rapidement. De plus, la tentation était grande de vendre les bébés guépards aux princes du Moyen Orient qui en raffolaient comme animaux de compagnie. La corruption endémique africaine aidant, la moitié des guépards nés ainsi partait à Dubaï et l'autre moitié peuplait les réserves de chasse pour devenir la proie de millionnaires occidentaux qui ne bandaient plus qu'en tirant sur des fauves, comme le chasseur du dimanche tire sur des perdreaux élevés en captivité et relâchés dans la nature la veille de l'ouverture des festivités. Rien n'a été facile : nous avons dû franchir quelques lignes jaunes en adaptant l'interprétation que nous avions des textes officiels. Heureusement notre budget prévoyait un peu d'argent

pour corrompre les autorités qui finirent par nous donner le feu vert. Les directeurs des réserves voisines adhèrent aussitôt à l'aventure et nous donnèrent un libre accès à leur terre ainsi qu'à leurs guépards. Les autorités du Parc Kruger avec lesquelles j'ai d'excellentes relations nous suivirent aussi.

La première année fut consacrée à la lecture de la littérature scientifique et à l'observation sur le terrain des mœurs et réactions des félins. Nous apprîmes à les approcher sans les déranger, à vivre près d'eux sans qu'ils ne s'en trouvent gênés, à les endormir pour analyser leur sang, à décrypter leur ADN à partir de leurs poils ou leur salive et à cartographier la forme du vagin de la femelle afin de mettre au point les outils d'insémination. Alain et Patrick venaient deux fois par an pendant trois semaines et nos progrès furent rapides. En leur absence, je saisisais chaque occasion avec mes *rangers* et mes *trackers* pour parfaire nos connaissances des mœurs de nos amis félins.

La mise au point de la méthode d'endormissement nécessita quelques tâtonnements. La quantité de liquide anesthésiant doit être adaptée à la taille de l'animal et la vitesse de la flèche assez forte pour traverser l'épiderme, sans l'être trop pour éviter le risque de briser ses os. L'exercice de tir n'est pas facile et doit être réservé à des professionnels de la gâchette. Je l'appris à mes dépens lorsque je laissai un vétérinaire bénévole presser sur la détente : au lieu d'atteindre le fessier d'une magnifique femelle, il atteignit le mien qui s'est trouvé être sur la trajectoire de la flèche. Pendant les quatre heures suivantes je fus sous l'emprise d'hallucinations qui incorporaient des scènes oniriques au paysage devant moi, peuplées de monstres et d'êtres aussi hybrides que colorés, le tout baignant dans des brumes boréales et des délires psychédéliques. J'étais dans le même état que celui que

j'avais expérimenté lorsque j'avais testé le LSD et que par inadvertance j'en avais avalé deux pilules quand une seule aurait suffi à faire naître des *yellow submarine* dans mon champ de vision.

Endormir le guépard est une chose, le réveiller une autre. Son retour à la réalité s'avère extrêmement rapide puisqu'en deux secondes il passe de l'état dormant à celui d'un fauve capable de courir à plus de cent kilomètres par heure. Nous devons le placer en position de fuite et vérifier que rien ne puisse entraver sa course folle du réveil.

La mise au point de l'ovulation artificielle de la femelle guépard nous demanda une année de travail avant de trouver le bon cocktail hormonal permettant un taux de réussite de quatre-vingts pour cent. Les femelles mises en chaleur à la demande, il nous restait à s'occuper du mâle et surtout de son sperme. Après forces tentatives, nous sommes enfin arrivés au résultat que nous venons de découvrir : la rétro-éjaculation.

La découverte ainsi faite, nous passons une des plus belles nuits qu'il m'est arrivé de vivre. Autour du feu de camp, Alain, Patrick, mes deux stagiaires Amélie et Diane, Zizi et moi-même accédent à une véritable communion extatique. Nous nous surprenons à danser autour du feu comme nos ancêtres ont dû le faire et comme nos frères africains le font encore à chaque événement important pour la tribu. Nous buvons, nous hurlons de bonheur, nous chantons à l'unisson, nous sommes la nuit étoilée, la nature miraculeuse, la vie toujours recommencée et jamais abandonnée.